

Coquille

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 23

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223293>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA « REVUE » DE PRINTEMPS.

Il n'est encore dans les jours mornes ; le ciel est gris. A peine, ça et là, un coin de bleu apparaît entre deux nuages. Cependant, l'herbe des prés est verte, quoique rare. Quelques bourgeois s'ouvrent sur les ronces. Et voici qu'un souffle tiède passe qui vient on ne sait d'où. Alors, tout ce qui a vie tressaille et s'anime. Les bourgeois éclatent. On voit des brins de paille dans le bec des moineaux. Une abeille vole parce qu'une fleur l'appelle. La chatte au syndic s'étire et miaule. Le syndic fredonne :

*Ma bien-aimée, dormez-vous ?
Et voilà tout.
C'est votre ami
Qui est près de vous
Et qui vient vous dire
Un petit bonjour
Et voilà tout.*

Mme la syndique devient rêveuse, inquiète. Un pli barre son front. Elle gronde la Louise, elle « bougonne après » l'Henriette, elle voue à toutes les calamités « ces hommes qui ne se font pourtant rien de souci ». Mme la syndique subit l'attente du printemps. Jadis, il la rendait souriante.

Mme la syndique ne se laisse plus émouvoir par l'aubépine et le chant du merle. Le printemps ne lui apparaît point comme un chevalier de vert vêtu et de pourpoint fleuri. Elle l'entrevoit, hélas ! drapé dans une « panocce » armé d'un décrotoir et coiffé d'une « seille » à lessive.

— Louise, Henriette, voici Pâques qui vient. Il faudra faire la « revue » si on ne veut pas avoir vergogne...

Et, comme M. le syndic dissimule très mal un geste de terreur et parle d'une course à faire au chef-lieu...

— Oui, oui, c'est bon. On n'a pas besoin de vous par là. Autant d'hommes, autant d'« en-couables ».

— Mais...

— Pas plus d'« escient que de souci.

— Cependant...

— Et pas plus de souci que d'« escient.

Devant une offensive aussi nettement indiquée, M. le syndic juge prudent de se replier sur la grange ou l'écurie, positions retranchées où il sera plus à l'abri des vérités conjugales.

Dès l'aube, le lundi avant Pâques, Mme la syndique mobilise élite, landwehr et landsturm. L'élite est représentée par les deux servantes — la Louise et l'Henriette — robustes et allègres, ne craignant ni effort, ni fatigue. La landwehr, c'est Rose Bolomey, épouse très légitime du taulier et Julie Tauxe, épouse non moins légitime du garde-police. Enfin, tante Lucie Pahud constituée à elle seule le landsturm. Elle n'a plus la force de la jeunesse et de l'âge mûr, car la soixantaine est des longtemps sonnée, mais sans l'aide de tante Lucie, la manœuvre ne serait pas parfaite. Voici tantôt le demi siècle, qu'elle participe à toutes les opérations traditionnelles de la maison. Elle vient aux lessives, elle vient quand le syndic fait boucherie, elle vient aux vendanges, elle vient aux « revues » de printemps et d'automne, elle vient pour frire les merveilles et pétrir les bricelets... Elle sait les mots qu'il faut dire, elle connaît les traditions, elle ne permet pas que les jeunes y dérogent par des innovations dangereuses. Elle a le geste sûr et l'avis judicieux.

M. le syndic affirme :

— Lucie est de bon conseil.

Aussi prend-elle, dès la première heure, la direction des manœuvres. Afin de laisser le champ libre à ces braves femmes, M. le syndic est parti pour le chef-lieu, d'où il ne reviendra que le soir.

On s'attaque, de prime abord, à la « chambre rangée », que les citadins appelleraient le salon. Ah ! c'est toute une affaire. Il faut dépendre les tableaux — une vue du château de Chillon et

les portraits agrandis au crayon Conté de M. et de Mme la syndique.

— Attention à ces cadres, Lucie... qui sait si j'y tiens !

— Sois tranquille ! Je les « remuerai » moi-même.

Et Lucie dépend les deux chefs-d'œuvre qui perpétueront, de générations en générations, la redingote nuptiale de M. le syndic et la robe de soie de Madame, ornée d'un symbolique bouquet de fleurs d'oranger.

Pendant ce temps, Henriette et Louise ont sorti les meubles recouverts de velours rouge et elles les frappent à coups redoublés. A la cuisine, l'eau bout dans la grande marmite, les seilles sont prêtes, les « panoces » aussi, la soude, les broses de chiendent, tout l'indispensable. Tante Lucie, ayant mis les tableaux en sûreté, commande la manœuvre.

— Vous ferez trois eaux : une pour dégrossir, une pour rincer et une pour surrincer... Ne ménagez pas le savon. Ces planchers d'autrefois en demandent, mais aussi ils viennent blancs comme neige.

Les filles se mettent à l'ouvrage, agenouillées et frottant ferme.

— Si on regardait ta chambre, Mme la syndique.

— Crois-tu ?

— Mieux vaut le matin que le tantôt...

— Alors, si tu penses...

— Et puis, d'ailleurs, il faut réduire tes fourrures.

Mme la syndique, à ce mot, se rengorge et approuve d'un signe de tête énergique. C'est qu'elle a un manchon, un manchon en fourrure quelconque, peu authentique, mais qui n'en fit pas moins sensation, il y a quelque vingt ans, le beau dimanche d'hiver où elle l'étreignait avec un tour de cou des plus cossus. Depuis lors, Mme la syndique ne met guère ces objets de luxe que pour aller en ville et même, seulement, dans les grandes occasions. Maintenant que la saison des peaux de bêtes est finie, le manchon et le tour de cou — dûment aromatisés de poivre et de tabac — vont dormir dans des boîtes bien closes.

Maintenant, la « revue » est dans son plus beau moment. La « chambre rangée » sèche, toutes fenêtres ouvertes, au joli soleil printanier. Louise et Henriette lavent ailleurs. Tante Lucie inspecte la cuisine et Mme la syndique donne un coup d'œil au « bureau de monsieur ». Oh ! un coup d'œil, seulement, car le brave homme, en général, si accommodant en toutes choses, devient féroce dès qu'on met le nez dans ses papiers. Les documents administratifs sont choses sacro-saintes que nulle main, pas même celle de madame ne doit brusquer. Aussi, faut-il des Russes d'apache pour y promener balais, plumeaux et torchons. En un jour comme celui-ci, toute tentative serait ridicule, car, soupçonneux et méfiant, M. le syndic s'assurera, dès son retour de l'état des lieux et gare si chaque chose n'est pas à sa place.

Ainsi, du haut en bas, du bas en haut, tante Lucie, Henriette et Louise, frottent, tapent, secouent, récurent, baignent et rebaignent, mouillent et essuient, placent, déplacent, replacent, posent des rideaux, en déposent d'autres. Les innovations ne sont guère permises. M. le syndic est habitué à voir, dans la « chambre rangée », le canapé entre les deux fenêtres, la table ovale chargée d'albums, les fauteuils aux angles, les chaises bien alignées, les tapis devant les pieds, les ronds crochetés sur les dossiers, la pendule empire sur la commode — il n'y a pas de cheminée, mais un poêle en catelles — il est habitué aux menus souvenirs posés autour de la pendule, comme une exposition foraine — vases en albâtre, cadres en coquillage, l'un entre autres, avec sa photo en uniforme d'artilleur ; chalet à musique, souvenir d'un petit voyage à Brienz, etc. Et, il serait vraiment affecté si l'ordonnance des meubles et des bibelots était modifiée.

Le nouveau riche et le dentiste. — Le dentiste. — Râtelier complet : 32 dents montées sur or.

Le client. — Mettez-en 40, ça fera un compte rond.

COQUILLE.

UN auteur, qui a la mauvaise habitude de ne pas corriger ses épreuves, reçoit le journal dans lequel il publie un grand feuilleton sensationnel.

Un passage devait se terminer par ces mots : « Elle pâlit d'indignation et aborda résolument le fugitif. »

La stupeur de l'auteur est grande en découvrant que la phrase a été composée de la façon suivante :

« Elle pâlit d'indigestion et absorba résolument le purgatif ».

UN RENDEZ-VOUS.

EST bien malgré moi, croyez-le, que j'ai assisté à ce petit drame, l'autre jour, paisiblement assis sur un banc de Montbenon, près de la « gouille aux canards ». J'y lisais une feuille du matin, sans malice, sans chagrin, sans plaisir, comme il convient, à une telle occupation. Comme sonnaient, à St-François, deux heures après-midi, un jeune homme que je connais fort bien, parut sur l'esplanade. Il regarda.

— ? ?

Personne. Il fut surpris. Elle avait l'agréable habitude d'être toujours en avance. Il avait écrit sans doute : « A deux heures précises ». Elle ne pouvait tarder. Il fit quelques pas, les mains dans les poches en murmurant des mots que je n'entendis pas, mais à son sourire je compris que ces mots n'avaient rien de mauvais pour l'attendue. Il s'assura que le bouquet de violettes acheté pour elle était bien au revers de l'habit. Elle lui dirait : « Merci » avec un regard si troublant qu'il en frissonnait à l'avance.

Il regarda du côté de la ville.

— ? ? ?

— Encore rien.

Comme il arrive au printemps, le temps juste-là splendide, menaçait de se brouiller. Une brise aigre sifflait à travers les arbres encore dépouillés de l'esplanade, le ciel se couvrait de nuages inquiets, le sol devenait sec comme de la pierre ponce.

Il regarda de nouveau, rendu anxieux par le temps et par l'attente inaccoutumée.

— Je la verrai tout de suite, dès qu'elle débouchera sur la place, pensa-t-il.

Et il se mit à réfléchir sur la toilette qu'elle porterait. Peut-être son élégante robe noire et sa voilette blanche ; peut-être son long manteau et son manchon où s'enfoncent les petites mains, peut-être aussi un nouveau costume ! Alors, il aurait plus de peine à la reconnaître. Mais non, l'allure, la démarche lui étaient trop familières pour qu'un vêtement inconnu le trompât.

— Elle aura rencontré quelqu'un. En somme, un quart d'heure de retard, ce n'est pas le diable.

Et il traversa l'esplanade, s'arrêta une minute devant le Tribunal cantonal, contemplant les lions de pierre avec une attention soutenue. Il reprit ensuite sa promenade, passe devant le kiosque à musique et vint s'asseoir sur un banc, tournant presque le dos au lac, pour pouvoir surveiller l'arrivée des promeneurs. Tout à coup, le cœur battant, il pensa : « Si elle ne venait pas ».

Mais non, l'hypothèse était absurde. Pourquoi ne viendrait-elle pas. Il regarda sa montre. Deux heures vingt-deux. Elle pouvait venir encore. Il se lève et remonte vers la fontaine.

Le ciel s'obscurcissait, l'air devenait cuisant. Il eut une nostalgie de soleil, de brise douce, de parfums de fleurs ; il lui semblait qu'avec le soleil elle serait venue. Un moment, il marcha plus vite, d'allure presque joyeuse.

— Elle vient, pensais-je.

En effet, une silhouette féminine s'esquissa là-bas, près du monument Vinet. Mais, bientôt le jeune homme reprit sa marche lente et découragée. Il s'était trompé, ce n'était pas elle.

Deux heures et demie !

Si elle avait la migraine ! Mais non, elle ne l'avait pas, elle était toujours en bonne santé. Et, si le temps l'avait effrayée ! Quoi ! n'était-elle pas venue un jour sous une pluie diluvienne, bai-